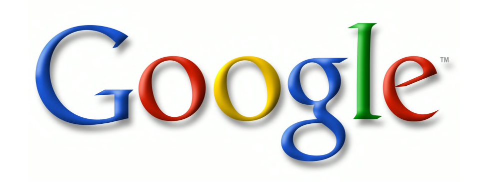
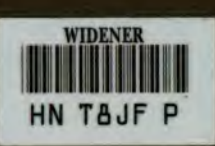
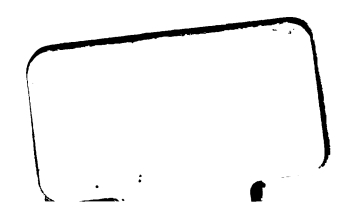



WIDENER
HN T8JF P



FERNAND BALDENNE

En Marge de la Vie



PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA PLUME
31, RUE BONAPARTE, 31

1901

Nous sommes les glaneurs attardés dans les plaines,
Obscurément courbés sur le sol vide et bas,
Quand vers les trésors blonds des granges bientôt pleines,
Les derniers moissonneurs, au loin, hâtent le pas.

Ceux-là, les faucilleurs des gerbes opulentes,
Sauront trouver leur place au banquet des moissons,
Tandis que nous restons aux champs, et que, troublantes,
Les ténèbres déploient leurs ailes sur nos fronts.

Lentement, nous suivons la glèbe dépouillée
De l'orgueil ondoyant des blés ; et dans la nuit
Nous sentons frissonner la campagne, mouillée
Par les longs brouillards bleus qui s'égouttent sans bruit.

Nos épis de hasard, — si prompte que se tende
La hâte de nos doigts vers les chaumes, — n'auront
Rien ajouté sans doute à l'antique provende
Que l'humanité serre en son grenier profond :

Pourtant, à les cueillir, ces tiges de rencontre,
Nous sommes aussi fiers que le calme orphelin
Qui glane dans le champ des riches, et qui montre,
Tout joyeux, les épis qu'a pu lier sa main.

Et peut-être, arrêtés nuitamment aux domaines
Où d'autres avant nous ont passé, nous serons
D'autant mieux prêts, s'il faut, dans les tâches humaines,
Des moissonneurs nouveaux aux nouvelles moissons.

Je souhaite parfois des soirs sans crépuscules,
Sans l'attente inquiète et grave des couchants,
Où la nuit, ayant clos glaïeuls et campanules,
S'épandrait tout d'un coup, sans de lents préambules,
Sur les forêts et sur les champs !

Car un deuil trop aigu surgit de l'heure grise
Qui si longtemps diffère à noyer les guérets,
Et la vague pénombre où le jour agonise
Sollicite les cœurs vers la pente indécise
Des tristesses et des regrets.

Combien, au soir tombant, d'âmes lasses et veules,
Tandis que des lueurs semblent longtemps errer
Et s'attarder autour de l'or bruni des meules,
Chérissent l'amertume étrange d'être seules,
De s'attrister et de pleurer !

Pourtant, aucun frisson d'angoisse ou de détresse
N'éveille, hors de nous, d'anxieuse clameur,
Et l'ombre qui descend sur la terre ne laisse
Point s'évoquer, au cœur des choses, de tristesse
Qui pourrait gagner notre cœur.

Nous prêtons la langueur qui sommeille en notre être
Aux bleus linéaments de l'horizon du soir,
Et notre émotion est seule à faire naître
Ces rythmes assourdis dont l'accent nous pénètre
Quand nous croyons le percevoir.

Quelle aptitude inassouvie à la souffrance
Portons-nous donc au fond de l'âme, pour jeter
Sur le recueillement du calme et du silence
Ces voiles, de couleur semblable à la nuance
Dont nous aimons nous attrister ?

Quelle prise a sur nous la douceur vespérale,
Pour que, de contempler les coteaux, profilés
Au ciel que le couchant teinte de claire opale,
Nous saisisse d'autant d'émoi qu'il s'en exhale
De spectacles plus désolés ?

O ruisseaux moirés d'or où le ciel se reflète,
Lents charrois alourdis aux glèbes des labours,
Lointains hameaux nimbés d'une brume discrète,
Angelus indistincts que recueille et répète
L'écho des bois profonds et sourds !

Je voudrais que la Nuit, de ses cheveux d'or sombre,
Fermât les yeux du Jour d'un geste sûr et prompt,
Et puisât aussitôt, dans son lourd manteau d'ombre,
L'oubli mystérieux et les rêves sans nombre
Et le sommeil large et fécond !

OPTIMISME

Tous les moments heureux de chaque vie humaine
Sont pareils, nous dit-on, à de brillants clous d'or
Qui semblent éclairer la cloison grise, encor
Que le creux de nos mains s'en remplirait à peine...

Mais pourquoi s'affliger ? Ne faut-il pas bénir
L'illusion qui donne, à la rare poignée
De nos instants dorés, la splendeur éloignée
Qui luit si doucement dans notre souvenir ?

Les âmes demeurent obscures
L'une pour l'autre, et bien souvent
Elles confondent leurs textures,
Mais sans se pénétrer vraiment.

Elles sont comme ces rivières
Qu'on voit côte à côte couler
Sans que leurs vagues familières
Parviennent à se bien mêler.

Un même lit les a contraintes
A suivre ensemble ses détours :

La différence de deux teintes
Distingue pourtant leurs deux cours...

De même, nous croyons connaître
Un compagnon accoutumé,
L'intime essence de son être
Reste un sanctuaire fermé.

Mais, nous connaissant peu nous-mêmes,
Nous gardons cependant l'espoir
Qu'il est, à ces vivants problèmes,
Des clefs qui se peuvent savoir :

Nous croyons trouver, dans tout acte,
Un indice propre à fournir
La mesure la plus exacte
De l'âme qu'il faut définir ;

Nous épions, sur les visages,
Dans le miroir mouvant des yeux,
De sûrs, de sincères présages
Pour notre regard anxieux ;

On ergote sur tous les signes,
Sur les alphabets incertains
Que de capricieuses lignes
Inscrivent aux paumes des mains ;

L'un palpe les bosses des crânes,
L'autre suit les barres des *t*,
Cherchant, en ces sombres arcanes,
Un fil d'Ariane enchanté.

Peine inutile ! Éternel leurre !
Nous démasquons bien les dehors,
Mais le moi lui-même demeure
Réfractaire à tous nos efforts :

Et tandis que l'esprit se brise
Contre cet inconnu troublant,
Voici qu'en dernière analyse
Il se trouve que, bien souvent,

Pouvant seuls apaiser l'angoisse
Dont le frisson a pénétré
Nos âmes craintives que froisse
Tout ce grand mystère ignoré,

Les moins incertaines données,
Les pronostics les moins trompeurs
Sont les intuitions nées,
Simplement, au fond de nos cœurs.

A CELLE QUI NE ME LIRA PAS

I

Sous tes paupières tremble une inquiète flamme
Pareille à la lueur d'un flambeau sous le vent;
Et voici que pourtant, sous ce reflet mouvant
De tes yeux, quand s'y pose et s'y fixe ton âme,
J'aperçois le regard indulgent de ceux-là
Que le tumulte aigu de la vie exila.

Mais ta bouche sourit d'un étrange sourire,
Le sourire pâli que les ans ont laissé
Aux lèvres d'un pastel aux trois quarts effacé ;

Et nous ne savons point si nous y devons lire
Des gaietés que le sens de nos propos y met
Ou le mirage seul de ton rêve distrait ?

Sauf de trop brefs instants de ma lointaine enfance,
Bonheurs si fugitifs que le chant d'Ariel
Est peut-être plus lent à traverser le ciel,
Mais dont survit en moi la chère souvenance,
Je te verrai toujours, ma mère, avec ces yeux
Si bons, et ce sourire aux plis mystérieux...

Car tu nous as quittés, quand notre âme enfantine
Avait le plus besoin de baisers et d'amour.
Aux heures des chagrins dont le poids est si lourd,
Qu'une mère guérit dès qu'elle les devine,
Le baume caresseur de tendres doigts câlins
A trop souvent manqué sur nos fronts orphelins.

Tu nous avais quittés....Mais, bien que morte au monde,
Peut-être que, malgré ton esprit dévasté,
Une âme insoupçonnée et douce a persisté
Au fond de toi, pareille, en cette ombre profonde,
A quelque fleur de nuit dont les pétales noirs
Aiment, pour s'entr'ouvrir, le mystère des soirs?

T'es-tu réfugiée au sein de la Folie
Après avoir goûté le terrestre néant ?
Les anges du Mystère et de l'Inconscient
Tournèrent-ils vers toi leur figure pâlie
Et leurs yeux caressants, pour t'inviter tout bas
A suivre dans la nuit l'errance de leurs pas ?

Souffrant trop vivement des chagrins de la terre,
Redoutant l'amertume inutile des pleurs,
As-tu voulu chercher, aux premières douleurs,
L'abri de la folie étrange et solitaire,
Et, pour bien ignorer la future moisson
Des gerbes de souffrance, abdiquer ta raison ?

O mère, d'où revient, d'où revient ta pensée,
Quand je vois s'animer lentement ton regard
Furtif comme les pas d'un voyageur hagard
Qui ramène une nuit sa démarche lassée
Et ses membres dolents vers la pierre du seuil
Que franchissait jadis son juvénile orgueil ?

D'où revient ta pensée, ah ! de quels lointains rêves,
De quels pays perdus au bord de l'inconnu,
Voisins des régions d'où nul n'est revenu,
Rivages de féerie et fantastiques grèves

Que battent les flots blancs d'un étrange Océan,
Qu'éclaire le soleil blême d'un ciel béant?

Hélas! que signifient les brèves envolées
De nos songes, toujours incertains et peureux,
A côté de ces longs trajets aventureux
Où tu laisses, parmi les bizarres vallées
Qui s'ouvrent aux pays de l'irréalité,
Flotter au fil de l'eau ton rêve illimité?...

Peut-être que j'irai quelque jour te rejoindre
Sur la rive invisible où rôdent les esprits :
Avide d'un repos dont je pressens le prix,
Je m'épouvanterais à mon tour de voir poindre
Ces ténèbres d'angoisse et cette nuit d'effrois
Où ta raison alla se buter autrefois :

Et tu viendrais alors — qui sait? — à ma rencontre,
Au seuil de ces districts dont l'Inconnu défend
La ligne d'ombre, afin d'y guider ton enfant,
Ainsi qu'au voyageur étranger l'hôte montre
Les enclos et les champs voisins de sa maison,
Et la forêt prochaine et le vague horizon?

1896.

II

Ah ! je suis bien ton fils ! — La chaîne obscure et forte
Qui rattache, parmi les soubresauts des temps,
L'humanité vivante à l'humanité morte
D'une suite d'anneaux serrés et persistants,

L'étrange Hérédité nous unit l'un à l'autre,
Ma mère, d'un lien que j'aime et que je crains,
Pour cette âme pareille et pareillement nôtre,
Et pour tous tes effrois qui redeviennent miens...

Si souvent, à travers cette pénombre grise
Dont ton esprit craintif a voilé sa clarté,

J'éprouvais tout à coup l'assurance précise
D'une mystérieuse et sûre identité !

Si souvent, quand j'étais enfant, j'entendais dire
A ceux qui t'avaient vue et connue autrefois :
« Comme il a, de sa mère, et regard et sourire,
Les gestes familiers et le timbre de voix ! »

Ce qu'on n'ajoutait point, je le lisais peut-être
Dans le silence même, ou tout au fond des yeux :
C'était l'inquiétude aussi de reconnaître
Une âme entièrement semblable, chez nous deux,

Une même aptitude à souffrir de la vie,
Et ce pareil besoin de fuir, hors de saison,
Loin du monde réel, dans une rêverie
Qui s'exalta chez toi jusqu'à la déraison...

Mais, malgré le danger que ce brumeux rivage
Soit aussi le dernier où mon rêve ait accueil,
J'aime l'intégrité de ce dur héritage
Commis à mon pieux et filial orgueil ;

Et je suis ton enfant fidèle, et qui s'applique
A ne jamais laisser s'échapper de ses doigts,
Ainsi qu'une subtile et troublante relique,
Le fil d'or qui tomba de ta main, autrefois...

1898.

Tissus jadis d'ors et de moires,
Il leur fallut, parmi les gloires
Du clair pays d'Illusion,

Laisser blancheurs, rayons, extases,
Dont l'âme lucide des vases
Accueille la séduction.

RÉVEILS DANS LA NUIT

Souvent, malgré les deuils et malgré les tristesses,
Le sommeil coutumier verse ses pavots noirs
Aux cœurs endoloris dont saignent les tendresses,
Aux esprits torturés par les fiers désespoirs.

Mais bientôt, quand, parmi le calme des demeures,
Les bruits que l'ombre accueille et rend plus pénétrants,
Les horloges clamant confusément les heures,
Inquiètent l'oreille, incertaine du temps,

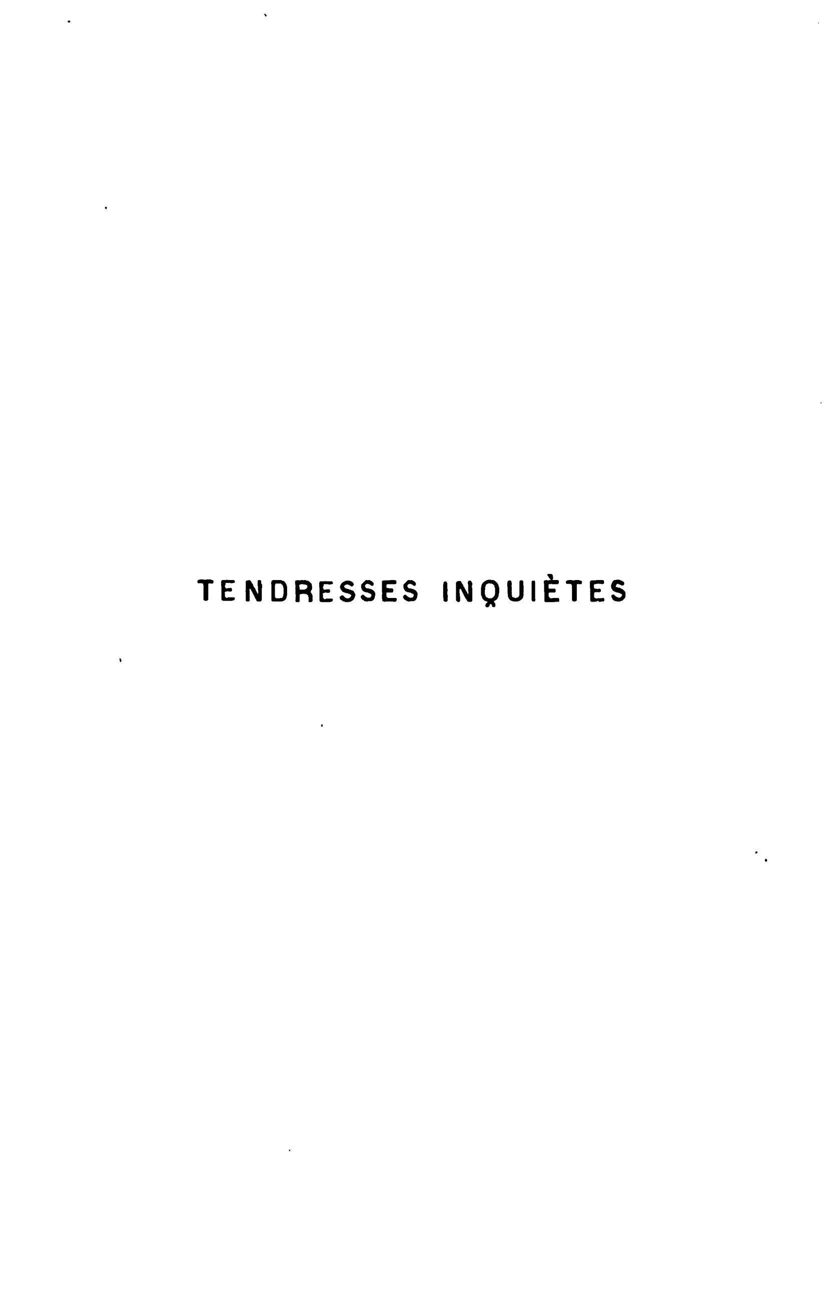
Voici que le Souci, rôdeur de la nuit louche,
Jaloux des lits berceurs et des repos furtifs,

Fait tressauter soudain, l'amertume à la bouche,
Tous ces ensommeillés haletants et craintifs :

Comme un dur compagnon, hâté de faire route
Vers de lointains districts, il se tient au chevet
De ceux qu'il va mener, par l'angoisse et le doute,
Sur les chemins obscurs que bordent les cyprès.

A une etrangère.

Si triste que puisse être un adieu, sans l'espoir
Que le hasard des jours nous rapproche sur terre,
Je goûte la douceur bizarrement amère
De songer à tous ceux que je ne dois revoir,
Et qui gardent — qui sait ? — une pensée émue
A l'ami d'un moment qui croisa leur chemin
— Aujourd'hui compagnon, et disparu demain, —
Comme une ombre légère, à la brune entrevue...



TENDRESSES INQUIÈTES

I

Emus et clairvoyants, lucides bien qu'épris,
Et sans cesse penchés, comme sur l'eau d'un puits,
Au-dessus de l'amour que recèlent leurs âmes,
Certains n'y trouvent point les absolus dictames
Qui charment tout entiers les amants soucieux
D'oublier, en aimant, ce qui n'est pas, en eux,
Leur ferveur intégrale et leur tendresse même...
Chez ceux-ci, les épis dont la passion sème
La rapide moisson, ne sont point si serrés
Qu'ils n'abritent, parmi l'opulence des blés,
La plante parasite et la fleur étrangère.
Ils connaissent, ceux-ci, la tristesse de faire
Souffrir leur propre amour en s'écoutant aimer,
Et ne savent forcer leur esprit à fermer

Ses yeux trop attentifs. En leur âme inquiète
Résonne étrangement une voix toujours prête
A glisser, au milieu du tumulte des cœurs,
Quelques objections aux plus certains bonheurs.

II

Après les jours errants d'une absence, on éprouve
Qu'un être différent, presque étranger, se trouve
Sous le visage cher et sous les anciens yeux....
Malgré l'éloignement, on avait de son mieux
Remis au souvenir du cœur l'image aimée,
Et voici maintenant la tendresse alarmée
Des mille changements où, quoique nous fassions,
Reste marqué le sceau des séparations.
Sans doute aussi, durant les heures des absences,
A-t-on, selon la loi d'obscures préférences,
Modifié les traits de l'être qu'on chérit :
Et cette image, ainsi retouchée en esprit,

On est froissé d'en voir l'identité défaite,
— Tel un artiste qui terminerait de tête
Le portrait commencé, puis qui s'indignerait
De voir l'original différer du portrait.

III

Ah ! la funeste et la stupide clairvoyance
De pouvoir à coup sûr discerner par avance
Les mots que nous dira celle qui doit calmer
Nos besoins de tendresse et nos désirs d'aimer,
Les mots d'aveu, les mots de deuil, les mots d'extase ;
De pressentir toujours et sans faute la phrase
Qui sortira — pourtant sincère et sans apprêt —
De la bouche si chère ! Et quand même on voudrait
Goûter le charme des paroles ingénues,
D'y retrouver ainsi des rengaînes connues !
Triste chanson d'amour, celle où nous pressentons
Le leitmotiv prochain, et jusqu'aux demi-tons
Qui devraient nuancer le lied de nos tendresses
Et ne font qu'éveiller de subtiles détresses...

IV

Le cri des clavecins refermés brusquement,
Avec son douloureux et dur déchaînement
D'âpres sonorités qui clament et bourdonnent,
Ressemble au long sanglot dont nos âmes résonnent,
Quand la porte se clôt sur des adieux trop courts,
Où l'on n'a pu tout dire, et qui sont sans recours.

V

Le vagabond éclat d'un train nocturne éclaire
En passant, d'une brusque et soudaine lumière,
Les vitres des maisons sommeillant dans la nuit :
Cet éclair qui surgit, et se brise, et s'enfuit,
Allume son reflet aux glaces des fenêtres,
Mais sans qu'en soient atteints les choses et les êtres
Cachés sous ce couvert limpide et décevant.

Ainsi des yeux qu'on aime, hélas ! combien souvent...
On y suit du regard une rapide flamme,
Mais l'on sent derrière eux le mystère d'une âme,
D'une âme familière et dont on est tout près,
Et qui demeure obscure et garde son secret.

VI

Un bonheur actuel, c'est presque une souffrance
Si l'on a trop longtemps imaginé d'avance
Ce qu'il y doit tenir d'exquis ravissement...
Le cœur s'est réjoui de rêver au moment
Où l'aimée attendue aura franchi, — légère,
Un peu de crainte aux yeux, et de joyeux mystère, —
Le seuil tout égayé du rythme de ses pas ;
Pourquoi faut-il qu'ensuite, au lieu d'aimer tout bas
Le charme prometteur de la mante défaite
Et la grâce des doigts soulevant la voilette,
On songe que ce jour n'est plus de l'avenir,
Et qu'un bonheur présent commence de finir ?

VII

Par un soudain désir de donner, confessée
Dans ses détours secrets, notre intime pensée,
Nous essayons parfois de tisser tous ses fils
En des mots mieux choisis, des propos plus subtils.
Et notre anxiété s'applaudit et se loue
Du doigt méditatif qui s'appuie à la joue,
Et du pli de la bouche, et du coude posé
Sur la table prochaine, et du sillon creusé,
Aux sourcils, par le soc de quelque idée abstraite.
Et puis, quand notre élan s'atténue ou s'arrête,
Un mot, ou simplement le timbre de la voix,
Nous révèle à coup sûr qu'encore cette fois,
Malgré tous nos efforts vers l'écouteuse exquise,
Notre exacte pensée est restée incomprise...

VIII

Se revoir, au milieu du monde, n'est pour eux
Qu'un motif de secrète et certaine souffrance,
Tant leur masque imposé de vague indifférence
Meurtrit d'un dur contact leur visage fiévreux.

Ils doivent profaner en discours vains et mièvres
Leurs bouches, où languit le désir des baisers,
Et flétrir en de froids sourires compassés
Cette ferveur d'amour qui fleurirait leurs lèvres.

Leurs regards, qui voudraient s'enlacer longuement
Comme de souples liens ou des lianes vertes,

Vont s'effleurer à peine, et se quitter, inertes,
Sans avoir confondu leur cher ravissement.

Et c'est à peine si de brèves politesses
Joignent furtivement leurs doigts émus, leurs doigts
Anxieux de mêler à la douceur des voix
Votre tiédeur subtile, ô contact des caresses !

Heureux si, dans ce triste et bruyant carrefour
De gestes obligés et de paroles feintes,
Peut passer, à l'abri des vulgaires atteintes,
Leur silence éloquent, vêtu de mots d'amour !

IX

Il est de vains baisers qui ne font qu'effleurer
Nos lèvres et nos fronts, et semblent nous leurrer
De toute une douceur attendue et promise :
Baisers distraits et dont la caresse indécise,
Ne venant point du cœur, s'arrête à fleur de peau,
Baisers frôleurs, baisers traîtres comme un appeau,
Qui ne savent tenir leur tendresse fixée,
Baisers si brefs que l'âme en demeure froissée,
Comme la fleur d'été sur laquelle un instant
Le papillon se pose au hasard, mais qui sent
L'indifférent déjà prêt à rouvrir ses ailes
Vers le charme inconnu de corolles nouvelles.

SONNET

En mes jours de vaillance et d'humeur énergique
Où l'effort persistant, la dure volonté,
Me paraissent la vie, et l'être, et la santé,
Je songe à l'Australie et songe à l'Amérique :

L'ambition alors où mon rêve s'applique,
C'est une impitoyable et fière activité,
Une lutte sans fin, dont toute la beauté
Serait dans un labeur efficace et pratique.

Puis, quand j'ai les nerfs las et l'esprit distendu,
Je m'imagine un coin solitaire, perdu
Dans un district lointain de Flandre ou de Bretagne,

Où je végéterais, comme au fond d'une cour
Un arbuste ignorant du grand air, et du jour,
Et des frissons du vent qui frôlent la campagne.

DÉDICACE

A une Américaine.

D'une calme cité de l'ancien continent
Ces vers vont s'en aller — pour vous trouver, Madame ;
Et voici qu'ils ont peur de détacher leur âme
De cette vieille Europe au charme un peu traînant.

Peut-être savent-ils que la jeune Amérique
Réserve son accueil aux hardis, aux actifs,
Et qu'elle n'est pas tendre à ces songes oisifs
Où s'attarde sans fin notre esprit chimérique.

Ils savent que là-bas, sous les fronts soucieux,
S'abrite la beauté de l'effort, non du rêve,
Et que le tourbillon de l'existence y crève
Les bulles de savon qui ravissent nos yeux. .

Je les ai rassurés, leur disant qu'avec toute
Sa lutte pour la vie et sa chasse au dollar,
L'Amérique savait encor laisser à l'Art
Sa fraîche oasis d'ombre au bord de l'âpre route.

Je leur ai dit surtout qu'ils trouveraient, en vous
Vers qui je les envoie, une amie indulgente
De la tranquille Europe, et de la nonchalante
Et rêveuse chanson qu'est notre vie, à nous.

Et ce livre, si mince, où vit l'émoi d'une âme
Qu'ont touchée en passant la tendresse et l'espoir,
Voici qu'à votre adresse il partira, ce soir,
Et qu'outre-mer il s'en ira — vers vous, Madame.

1895.

NOSTALGIE D'AILLEURS

Quand le transatlantique a longé la jetée,
Les passagers faisaient, dans un dernier regard,
Leurs adieux à la terre, où la foule, arrêtée
Près de l'embarcadère, assistait au départ :

Touristes finissant leur visite aux vieux mondes,
Gens d'affaires pressés, artistes, émigrants
Que leurrent les reflets d'irréelles Golcondes
S'appuyaient coude à coude aux bastingages blancs.

Et le navire allait, cependant qu'à sa suite
On voyait les signaux des mains et des mouchoirs

3.

Donner une suprême et muette conduite
A cette cargaison de souhaits et d'espoirs.

A bord et sur les quais, il coulait bien des larmes :
On eût dit un remous d'angoisses qui passait
Sur l'une et l'autre foule, un échange d'alarmes
Entre ceux qui partaient et tous ceux qu'on laissait.

Et soudain, en voyant décroître et disparaître
Le navire au-delà des limites du port,
J'ai senti le subit chagrin de ne pas être
Parmi les voyageurs qu'il avait à son bord.

Mais je restais, hélas, maudissant la tristesse
Que fait si lourdement peser sur nos cerveaux
Notre rêve anxieux de connaître sans cesse
Des climats ignorés, des rivages nouveaux...

Faudra-t-il donc toujours, navires en partance,
Que de vous voir quitter la plage où nous restons
Suscite en nos esprits l'inquiète souffrance
De ne pas échapper aux anciens horizons?

Mais le même soleil, sur des vagues pareilles,
Se lèvera pour vous; et vous ne trouverez
Au terme de la course, aucune des merveilles
Qui jettent sur les flots des mirages dorés ;

Lorsque vous rejoindrez le sûr abri des terres,
Des nouvelles de deuil vous attendront là-bas :
Des yeux qui vous suivaient quand vous partiez, naguères,
Beaucoup, lors du retour, ne vous reverront pas.

Et pourtant nous voici, navires en partance,
Jaloux de vous, jaloux au bord de cette mer,
Qui pourra vous bercer de sa rude cadence
Et serrer dans ses bras vos carènes de fer :

Nous sommes les canots, attachés à la rive,
Qui rêvent de l'espace et de la liberté
Quand, le long de la terre où leur chaîne les rive,
S'égare le frisson d'un flot plus agité.

Nous ne connaîtrons pas ces immensités grises
Où vous allez tracer votre mouvant sillon,

Où, livrée au baiser désordonné des brises,
Votre fumée ira flotter comme un haillon.

Nous vous envions l'âpre étreinte du cyclone,
L'hostilité des vents et des courants mauvais,
Les nuits où le sifflet d'alarme s'époumonne
A percer de son cri le brouillard trop épais;

Et nous suivons des yeux, navires en partance,
Le sillage où l'éclair de votre poupe a lui,
Navires pour qui naît chaque soir l'espérance
D'un lendemain qui soit différent d'aujourd'hui!

SEPTENTRIONALES

... Dark, and true, and tender is the North...

TENNYSON.

SUR LA TERRASSE D'ELSENEUR

O décor accueillant à la douceur du rêve!

La mer jette un reflet d'opale sur la grève
De ce sombre Kronborg, où tant d'âpres destins
Ont fait s'épouvanter la nuit des temps lointains.
Nul tumulte d'épieux, nul fracas de querelles
N'alarme désormais les calmes sentinelles
Qu'on voit garder, au long des veilles d'aujourd'hui,
Les canons désœuvrés, tendant d'un air d'ennui,
Vers le Sund où les vols des plaintives mouettes
Tournoient, le bâillement de leurs bouches muettes...
Des voiles sur la mer, très lentes. Elles vont
A travers les trous d'ombre et les clartés que font,

Mouvant damier du ciel, les joutes des nuages,
Et l'on distingue au loin l'éclair de leurs sillages
Qui s'allume et s'éteint sur les flots ondulés.
La Suède là-bas, et les contours voilés
De rochers longs et bas et que domine un phare...

Tout est calme. Un canot tire sur son amarre
Languissamment. Voici des cris joyeux d'enfants
Qui lancent, dans les prés unis, leurs cerfs-volants ;
Puis, par-delà le mur, le pas d'un factionnaire,
Et des bourdonnements d'abeilles sur le lierre.

Ce n'est point l'heure occulte où l'antique manoir,
Isolé du présent par les brouillards du soir,
Revit tout son passé légendaire et sublime,
L'heure où soudain Hogier le Danois se ranime
Dans la sonorité vide des souterrains :
La lance au poing, le heaume au chef, l'épée aux reins,
Attend-il l'avenir de péril et de crainte
Où le héros ancien, pitoyable à la plainte
De ceux de sa lignée, apparaîtrait, heureux
De guider, comme aux jours des victoires, les jeux
Des glaives menaçants et des haches vaillantes,
Et d'enseigner peut-être aux ardeurs défaillantes
Le mot qui fixerait la fortune et l'honneur?...

Minuit est loin. Le vent, passant sur Elseneur,
N'y cueille point le son des horloges nocturnes,
Comme au soir où les sentinelles taciturnes
Echangèrent ici des consignes d'effroi
Que leurs lèvres tremblaient de répéter. Le Roi,
L'ombre du vieil Hamlet, que satisfait sans doute
Le nouveau sang versé pour laver enfin toute
L'ancienne ignominie, a repris son sommeil
Dans le caveau profond où dorment sans réveil,
Raides sous leur acier pesant, les rois antiques.

Et ce n'est point vers vous, durs héros fantastiques
Des siècles abolis, que va mon souvenir :
Thor, dieu brutal dont les chevaux venaient hennir
Sur la rive, et ronger l'écorce de ces hêtres,
N'est pas plus loin de nous, plus étrange à nos êtres
Que vous, rudes guerriers farouches qui hantez
Ces murs silencieux... Car les anxiétés
De notre humanité n'ont pas mis, sur vos masques,
De plus souples frissons. Vos bouches, que les casques
Firent dures comme eux, ont ignoré les mots
De notre angoisse à nous, nos cris et nos sanglots.
C'est à toi que je songe, énigme triste et blonde,
O Hamlet, qui, malgré les progrès de ce monde,
Gardes sur nos esprits un pouvoir immortel :
Ce clair soleil qui baigne aujourd'hui le castel
Qu'émurent autrefois les pas de ta folie,
Ces flots joyeux vers qui ta figure pâlie

Dut se tourner jadis, y cherchant à la fois
Une réponse au doute, un remède aux effrois,
Le charme dont ce soir de septembre atténue
L'ampleur de ce décor où ta fièvre est venue
Se plaindre et s'affoler par un minuit d'hiver,
— Tout cet enchantement limpide, et calme, et vert,
Ne précipite point dans l'empire du Songe
Ton fantôme pensif ; et je le vois qui longe
Les hauts murs de Kronborg, comme aux jours douloureux
Où, de la crainte au cœur, des larmes dans les yeux,
L'inquiète Ophélie errait, timide et mince,
Dans la campagne indifférente, que son prince
Troublait de son visage étrange et convulsé
Et des éclats stridents de son rêve insensé.

O lent héros danois de cette autre *Orestie*,
Qui d'un trop lourd dessein eus l'âme appesantie,
Hamlet, rêveur lointain, et si proche pourtant
De nous, que notre esprit aux écoutes entend
Gémir encor ta plainte et vibrer ta parole
Comme des mots récent, — serais-tu le symbole
Du Nord qui, devenu très différent soudain
De son propre passé, s'écarta du chemin
Où marchaient les aïeux, dédaigneux du scrupule,
Sourds à l'objection qu'en nous-même articule
La voix intérieure — et souffrit d'éprouver
Que des liens nouveaux menaçaient d'entraver

Toute libre action ? O toi que paralyse
Le breuvage âcrement subtil de l'analyse,
Qui t'assis sur les bancs des Écoles, et fus
Epeuré par le choc des systèmes confus,
Toi qui laisses enfin en toi-même le doute
Eteindre les flambeaux dont s'éclairait la route
Qui mène l'existence humaine vers la mort,
Es-tu l'image outrée, irritante, du Nord
Où vivent en effet la profonde science,
Et le goût du scrupule, et l'âpre clairvoyance
Qui scrute les motifs et les moyens d'agir :
Torches de l'avenir, qui firent s'élargir
Le cercle de lumière autour de l'âme humaine,
Mais dont, aux premiers temps, la lueur incertaine
Rendait, au lendemain des grands jours instinctifs,
Les désirs moins ardents, les gestes plus craintifs ?

Banni de l'énergie et des volontés franches,
Eternel spectateur de toi-même, tu penches
Ton visage attentif sur l'élan de ton cœur,
Et laisses le courant et la joyeuse ardeur
De l'âme se muer en une eau nonchalante
Qui ne suit plus jamais spontanément la pente
De la décision et du libre vouloir :
Et la voici pareille aux étangs qu'on peut voir
Stagner dans ces forêts de la Scandinavie
Où l'immobilité conquiert déjà la vie :

Pour réfléchir toujours le gris linceul frileux
Que le ciel boréal déploie au-dessus d'eux
A travers le réseau des branches immobiles,
Ils paraissent user en des reflets stériles
La vivacité fraîche et féconde des eaux,
Et laissent envahir leurs bords par les roseaux
Où la brise du soir glisse avec des murmures...

N'importe, nous t'aimons : et, malgré les blessures
Que par toi nous avons appris à discerner,
Malgré tous tes émois qui nous font frissonner,
J'éprouve je ne sais quelle joie à descendre
Près de ton souvenir, et quelle fierté tendre
A me trouver ton hôte, Hamlet, dans Elseneur,
Ce soir...
Le crépuscule amical, ce glaneur
De suprêmes rayons que sa main lente arrache
Aux gerbes du Soleil, chemine aux cieux et cache
Le pays vespéral sous ses voiles ténus.
On entend les derniers cris des oiseaux venus,
En essaims frémissants, pour la nuit, dans les branches.
Les voiles sur la mer ont cessé d'être blanches,
Et le soir hésitant estompe leurs contours
D'un nimbe violet. L'ombre envahit les tours
Et comble les créneaux. Cependant, très lointaine,
Très indistincte encore, au large, la sirène
D'un navire gémit sous la brise; et j'entends
Vibrer vers moi l'appel de la vie et du temps.

ESCALE

Soir d'été. Le navire interrompt son errance
Dans ce port de Norvège. Au large, un calme immense.

Le vent de terre apporte un lourd relent caché
De goudron, d'huile épaisse et de poisson séché.

Assise en rond autour du bâillement tranquille
De la mer, et serrant ses toits pointus, la ville,

— Maisons de bois, halliers, séchoirs et magasins —
Tourne vers le soleil couchant ses pignons peints.

Le long des quais, nu-tête, en troupes espacées,
De blondes filles vont, les tailles enlacées.

Des bancs auprès des seuils des demeures. Des gens
Devisent, en propos qu'on devine très lents.

Gestes constants, décor immuable, la Vie
Se poursuit pour ceux-ci, pareille. Et, sans envie,

Sans le désir de jours différents ou meilleurs,
Ils voient notre bateau s'en aller vers ailleurs,

A l'heure où, très lointain au ras de la mer grise,
Le soleil aux carreaux des fenêtres se brise.

PAYSAGE

J. P. JACOBSEN, *Landskab.*

Faisons silence, ô mon amie !
Assourdissons nos pas, tous deux :
Une chanson gît, endormie,
Dans la paix des bois ténébreux.

La brise et l'onde se sont tues,
Les oiseaux ont cessé leur chant ;
Muets, sur les pentes moussues,
Courent les ruisselets d'argent.

Les rayons de lune sautillent,
Sans bruit, parmi les peupliers;
Des franges de lumière brillent
Au bord des tranquilles sentiers.

Les ailes au vent, les nuages
Au ciel profond sont arrêtés;
On voit à travers les feuillages
Leurs contours nimbés de clartés.

L'onde et la brise ont fait silence;
Assourdissons nos pas, tous deux :
Un chant dort, dans la nuit immense,
Au fond des bois mystérieux.

SUR UNE PLAGE DU NORD

Pleurez votre douleur en une même plainte,
O Mer, Mer immortelle, impuissante à saisir
Le corps des continents muets sous ton étreinte,
Et toi, triste rêveur dont l'incertain désir
S'émeut de son néant, vagabond des espaces,
O Vent, qui joins au cri des vagues jamais lasses
Ton sanglot éternel et mouvant !

La Terre est insensible à vos inquiétudes :
A peine laisse-t-elle aux baisers de la Mer
Les contours de son torse énorme aux lignes rudes ;
Et l'immobilité de sa rigide chair
Ne courbe qu'un instant les cîmes de ses chênes,

4

Les joncs de ses étangs, les épis de ses plaines
Sous la course furtive du Vent :

Les flots inapaisés de la Mer qui sanglote,
Ces plaintes et ces cris, ces désirs, ces regrets,
Sont pour elle un refrain qu'un inconnu chuchote ;
Le Vent, qui s'exaspère aux branches des forêts,
Passe, sur son visage, ainsi que les caresses
Qui viennent déranger un instant l'or des tresses
D'une vierge qui s'en va rêvant...

Mais la Mer et le Vent sont de sûrs camarades,
Maîtres tous deux dans leur domaine illimité ;
Dédaigneux de l'abri des hâvres et des rades,
Ils s'en vont par la nuit et par l'immensité,
Jetant de la tristesse et du deuil dans l'espace,
Servant à tout ce qui s'agite, à ce qui passe,
De symbole sonore et vivant...

Pleurez votre douleur en une même plainte,
Eternels inquiets de la création !
Que tant d'âpres sanglots, dont aucune contrainte
Ne peut taire l'orgueil et l'insoumission,
En face de la Terre et de sa quiétude
Soient le chant du désir et de l'incertitude,
Mer mobile, insaisissable Vent !

DES PLEURS, DES PLEURS SANS CAUSE...

TENNYSON, *Teaars, idle tears.*

Des pleurs, des pleurs sans cause et dont le sens m'étonne,
Larmes d'un désespoir profond, mystérieux,
Sourdent au fond du cœur et s'amassent aux yeux,
Quand, parmi la splendeur des campagnes d'automne,
On va se souvenant des jours qui ne sont plus.

Clairs comme le premier rayon dorant les voiles
Qui ramènent l'ami d'exotiques climats,
Navrants comme un dernier rougeoiement sur les mâts
Quand ceux que nous aimons fuient vers d'autres étoiles,
Ils sont navrants et clairs, les jours qui ne sont plus.

Tristes étrangement, comme à l'aube incertaine
Le gazouillis d'oiseaux assoupis, que perçoit
L'oreille d'un mourant, tandis que son œil voit
Blêmir en blanc carré la fenêtre prochaine,
Tristes étrangement, les jours qui ne sont plus...

Chers comme les baisers d'un mort auxquels on pense,
Doux comme ceux qu'un rêve imagine volés
A la lèvre interdite ; émus et désolés
Comme l'âpre regret d'un grand amour d'enfance,
O Mort dans notre Vie, ô jours qui n'êtes plus !

UN HOME

Le parc verdoyant est fermé de haies,
Mais on aperçoit, à travers les houx,
Le cottage ouvrant largement ses baies
Au soleil d'Écosse, hésitant et doux.

Les massifs sont verts, les briques sont roses.
Les sentiers, poudrés d'un blanc sable fin;
Tracent dans le parc, tout fleuri de roses,
Le dédale errant d'un lacet sans fin.

Tranchant la pelouse égale et peignée,
Le mince filet du tennis, pareil

A quelque réseau de fils d'araignée,
Morne et désœuvré, scintille au soleil.

Les massifs sont verts, les briques sont roses,
Un jet d'eau chantonne un refrain d'argent ;
Quelques cygnes noirs se donnent des poses
Sur l'eau du bassin au reflet changeant.

Le cri d'un baby frappe l'air inerte ;
Un petit garçon lit à haute voix ;
Franchissant d'un bond la fenêtre ouverte,
Des gammes d'enfant s'esquivent parfois.

Les massifs sont verts, les briques sont roses...
O calme bonheur du home, épié
Par-delà les houx et les grilles closes,
Combien, en passant, t'aurai-je envié !

MARINE

H. Drachmann, *Saa lagde jeg ud.*

Je m'éloignai du bord : la tourmente apaisée,
Le vent s'était enfin assoupi, les yeux las ;
Il semblait qu'un appel vînt des gouffres, là-bas,
Et j'écoutais, penché sur la mer épuisée.

Les flots calmés étaient ridés de longs sillons ;
De lents remous brisaient la vague frissonnante.
Où l'écume sifflait naguère, bouillonnante,
Le ciel se reflétait en lumineux paillons,

Dans les moindres replis de la mer, des étoiles
Glissaient, comme un sourire, un mirage des cieux ;
Et la brise de terre, en un essor joyeux,
Fuyait vers les lointains dégagés de leurs voiles.

Et je restais debout à la proue, épiant
Les vagues qui semblaient m'appeler, câlineuses,
De leurs yeux scintillants et de leurs voix fiévreuses...
En silence, j'allais sur le calme Océan.

CORDÉLIE

Troublée et blanche auprès du vieux roi désolé,
Cordelia, l'enfant que chérit sa vieillesse,
Se tait, lorsque l'orgueil de ses deux sœurs s'empresse
A clamer un amour bruyant et simulé.

Aimons la triste enfant qui n'a point descellé
Son âme filiale, et goûtons la tendresse
De son balbutiement, et cette maladresse
A dire quel feu grave en son cœur est celé.

Aimons-la pour tous ceux qui redoutent de dire
Leurs secrets les plus chers, pour ceux dont le sourire
Voudrait être éloquent plutôt que les propos.

Plaignons-la pour tous ceux dont l'âme se révèle
A peine dans les mots, et qui souffrent comme elle
De leur cœur taciturne et fier, qui reste clos.

VIVIANE

« I ever fear'd ye were not wholly mine... »

TENNYSON, *Merlin and Vivian.*

O Viviane assise aux genoux de Merlin,
Doit-on plaindre ou haïr ta caresse perfide,
Et faut-il admirer la rancune qui guide
Ta langue ensorceleuse et ton geste câlin ?

Car c'est l'amante, en toi, qui s'étonne et se plaint
D'avoir une rivale invisible et splendide,
Dans la Pensée, hôtesse éternelle qui ride,
Même aux heures d'amour, le grand front sibyllin.

À ton insu haineuse et cruelle au vieux sage,
Préférant aux rancœurs de l'incertain partage
Ton parjure et la mort de cet amant altier

Qui ne se donnait point sans réserves hautaines,
Tu laisseras bientôt gisant parmi les chênes
L'aimé qui dédaignait d'être à toi tout entier.

NEW WOMAN

Se proclamant égale à ceux du rude sexe,
Et d'un pas masculin s'élançant à l'assaut
Du monde et de la vie, elle sait qu'il lui faut
Être un double de l'homme, et non plus son annexe.

Imitant néanmoins l'ancien tyran, perplexe
De voir que son esclave échappe à son cachot,
Cheveux courts, buste sobre, yeux hardis, verbe haut,
Elle est un petit monstre amusant et complexe.

Amazone du cycle, elle rendrait des points
Aux batteurs de records, qu'elle a bientôt rejoints
Sur la piste où frémit l'acier des bicyclettes ;

Et son souffle se plaît à pousser au plafond
Les cercles de fumée hésitante que font
Les tabacs parfumés de blondes cigarettes.

PENSEROSA

Comme de longs roseaux courbés sur l'eau qui dort,
Vos cils mettent un deuil en vos prunelles, pâles
D'avoir toujours miré les douceurs automnales
Des cieux trop gris, des lacs et des landes du Nord.

Votre âme sérieuse, et qui s'attarde au bord
Des vagues de la vie, en crainte des rafales,
Ignore le frisson des brises triomphales
Qui font vibrer les mâts des barques, hors du port.

Et lorsque je vous parle, ô rêveuse qu'oppresse
Un esprit trop pensif, des pays d'allégresse
Où la vie est un hymne instinctif et joyeux

Qui chante sous le ciel, parmi l'émoi des palmes,
Je vous vois qui tournez gravement vers mes yeux
Le doute énigmatique et lent de vos yeux calmes...

ÉVANGELISTA

Elle sait bien que l'homme est un sable mouvant,
Un fétu sous l'orage, une amphore d'argile
Dont l'esprit de ténèbre, en sa malice agile,
S'ingénie à fêler le vernis décevant.

Mais, tenant en ses mains pieuses l'Évangile,
Qui protège — et flétrit — son cœur chaste et fervent,
On la voit traverser, dans un songe vivant,
Le tumulte et l'erreur de ce monde fragile.

Cependant, comme il faut qu'un peu d'humanité
Reste en tout être humain, elle a sa vanité :
Faire des convertis et des catéchumènes.

Et, du rose à la joue et de la fièvre aux yeux,
Elle aime démontrer, en des mots dédaigneux,
La grande inanité de tous les phénomènes.

BRUNNHILDE

L'inéluctable arrêt de Wotan irrité
Endort, parmi les rocs, la brune Walkyrie,
Punissant à regret sa guerrière chérie
D'avoir voulu, trop vaillamment, sa volonté.

Autour d'elle, voici que l'ardente clarté
Du feu subtil hérisse une étrange féerie,
Afin que nul passant lâche et vil n'injurie
Son sommeil fatidique et sa virginité.

L'Amazone divine en sa divine armure
Attend que soient venus les temps, et que soit mûre
L'heure dont les Destins, maîtres des dieux, sont lourds,

Et rêve obscurément du blond héros sans crainte
Qui franchira la flamme un jour, et dont l'étreinte
Devra lui révéler les humaines amours...

AMICA

Coquette nullement, et pourtant si jolie,
Elle ne songe point à susciter l'amour
Chez ceux que son accueil attire et garde autour
De sa fine beauté — sans qu'un flirt les rallie.

Car il faut, pour rester son ami, qu'on se plie
A ne pas être épris d'elle, quelque beau jour ;
Et les propos des fats et des faiseurs de cour
Plissent d'un sûr dédain sa lèvre un peu pâlie.

5.

Son grand orgueil, dit-elle, est de se révéler
Confidente plus sûre et plus douce qu'un homme
Et de trouver les mots puissants à consoler.

Saura-t-elle jamais son erreur, et qu'en somme
L'amitié dont ses yeux sont prompts à se fleurir
A blessé plus de cœurs qu'elle n'en peut guérir ?

OPHÉLIE

« *Fantastic garlands* ... »
SHAKESPEARE, *Hamlet*, IV, 7.

Plus blonde que les blés des plaines, Ophélie
Est aussi frêle qu'eux. L'orage des douleurs
A flétri son front clair de languides pâleurs
Et ployé son esprit sous un vent de folie.

Sa pauvre main, d'un geste inconscient, délie
Son bouquet — et voici des fleurs, des fleurs, des fleurs,
Fraîches encore d'aube et de rosée en pleurs,
Mais lourdes de mystère et de mélancolie :

Déçue en son amour et meurtrie en sa foi,
Ne pressentant partout que l'angoisse et l'effroi
De cauchemars obscurs dont nul matin n'éveille,

Elle a, parmi les fleurs des jardins diaprés,
Les aches des marais et les sauges des prés,
Laissé glisser son âme à leurs âmes pareille.

CEUX QUI SE TAISENT

O. W. HOLMES : *The Voiceless.*

Nous savons le chemin des tombes des poètes,
Luths désormais brisés, et jadis frémissants ;
Mais qui songe à leurs sœurs, à ces lyres muettes
Que couvrent aujourd'hui les sauvageons des champs ?
Quelques-uns seulement, possédant la magie
De chanter leur douleur, survivent, glorieux;
Plaignons ceux qui toujours se taisent dans la vie
Et meurent en gardant leur mélodie en eux !

Gardez-vous de pleurer ceux-là seuls qui contèrent
En accents immortels les sanglots de leur cœur ;
Songez à ces obscurs, ces muets qui portèrent
Leur croix sans conquérir la tiare de splendeur.
Oubliez le rivage où la brise répète
Aux flots ioniens la gloire de Sapho,
Pour la pierre anonyme, où la douleur secrète
Goûte, sous la rosée amère, le repos.

O cœurs qui vous brisez, sans autre témoignage
Que la lèvre plus blême et les cheveux plus gris,
Jusqu'à ce que la mort vous verse son breuvage
Distillé lentement au pressoir des soucis,
Ah ! si des luths vibrants et si des voix profondes
Exprimaient vos frissons, ô cœurs mystérieux,
Quels concerts infinis traverseraient les mondes,
Tristes comme la terre, et doux comme les cieux !

LE HAVRE DES ÉPAVES

Dans un golfe ignoré de la Mer ténébreuse
Qui déferle sans fin sur les hautains granits,
Au pied des monts que seuls le sapin et l'yeuse
Hérissent de leurs troncs sous le deuil du ciel gris,

Les vents et les courants pussent, à chaque automne,
Les bateaux égarés jadis sur l'Océan,
Et dont l'âme des flots s'inquiète et s'étonne
De charrier sans but le mystère béant.

Parmi l'incertitude immense des cieux hâves,
Les blafardes lueurs du soleil boréal
Guident, phare lointain, les soudaines épaves
Qui franchissent alors la passe du chenal.

Frégates et trois-mâts, galères, caravelles,
Qu'attendirent en vain les angoisses du port,
S'en viennent, comme un vol d'étranges hirondelles,
Hiverner dans l'abri de ce hâvre du Nord :

Les gabares de pêche, à qui la mer d'Islande
Prit, un jour de gros temps, mousses et matelots
Côtoient les galions d'Espagne et de Hollande,
Si vains jadis du lourd trésor de leurs lingots ;

Les chalands paresseux, et les allèges faites
Pour passer humblement bras de mer ou détroits
Heurtent la svelte et fière étrave des corvettes
Qu'arma l'ambition des peuples et des rois ;

Ou bien ce sont des bricks qu'au somptueux rivage
Des Indes assaillit la ruse des forbans,
Et qui portent encor leurs hommes d'équipage
Pendus aux mâts, parmi les débris des haubans.

Mais voici qu'au milieu de ces confuses troupes
D'esquifs désemparés qui choquent à grand bruit
Leurs avants démâtés, leurs bondissantes croupes,
Glisse le chef qu'attend cette escadre de nuit,

Le Hollandais Volant, dont la voilure sombre
Apparaît, frissonnante oriflamme de deuil,
Aux marins de la barque ou du vaisseau qui sombre,
Tordu par la tourmente et troué par l'écueil...

Quand tous ces vagabonds lugubres des espaces
Ont enfin rassemblé leurs corps lassés et vieux,
L'hiver noue en silence une entrave de glaces
Par-dessus la largeur du fjord mystérieux.

Oubliant pour des mois l'errance habituelle
Qui les disperse et les égare aux coins des mers,
Et tels que des oiseaux qui, la tête sous l'aile,
Sommeillent, négligents des grands chemins de l'air,

Ceux qui furent jadis la vitesse ou la force,
Les socs hardis et sûrs des glauques champs marins,
Gisent emprisonnés dans la limpide écorce
Qui ceint de pesanteur et de gêne leurs reins.

Mais, lorsque la saison tiédissante dénoue
Les draps clairs dont le froid a tissé les réseaux,
Les épaves, tournant vers l'Océan leur proue,
Vont hanter de nouveau l'immensité des eaux.

CROQUIS

Un meeting en plein air. Moutonnement de foule,
Semblable au va-et-vient des vagues sous la houle.

Çà et là, comme autant d'îlots, des tas de planches
D'où des hommes debout discourent, sous les branches.

Nulle clameur couvrant leurs discours, que la brise
Au gré de son caprice éparpille ou tamise.

Un bruit d'assentiment, parfois, de proche en proche
S'étend, ainsi que choient les herbes que l'on fauche.

Et, gravement, la foule, au pied de ces tribunes,
S'enivre du vin fort des volontés communes.

JOUR DES MORTS

H. von Gilm : *Allerseelen.*

Mets des fleurs sur la table, une glane embaumée
— Asters et résédas — des jardins engourdis ;
Et parlons de nouveau de l'amour, mon aimée,
Ainsi qu'en mai, jadis.

Mets ta main dans ma main, qu'en secret je la presse...
Et quand l'on nous verrait, que nous importe, dis ?
Un regard de tes yeux, un regard de tendresse,
Ainsi qu'en mai, jadis !

Chaque tombe en ce jour fleurit et se décore,
Et c'est fête pour ceux que la mort nous a pris.
Mets ton cœur sur mon cœur, que tu sois mienne encore,
Ainsi qu'en mai, jadis.

NOSTALGIE

Pourquoi donc, feuilletant tout à l'heure un Racine,
Ai-je senti s'enfuir mon rêve loin d'ici,
Et quel charme, émané du livre, laisse ainsi
Sa trace en mon esprit qu'il subjugue et fascine ?

Ainsi que les essaims des oiseaux vagabonds
Qui ce matin striaient de leurs lignes pressées
Le grand ciel automnal, le vol de mes pensées
Prend le chemin du Sud, du bleu, des lointains blonds.

Et cette impression que n'avait pu produire
Le dépaysement des milieux différents,
Voici qu'une lecture, au gré des yeux errants,
Au hasard des feuillets, vient soudain d'y suffire :

Le souvenir nostalgique du sol natal,
De cette France aimable et fine, dont m'éloigne
L'espace de trois jours de voyage, me poigne
D'une angoisse subite et d'un frisson brutal ;

Le regret de là-bas, où vit encore et chante,
Poète, ce parler « dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur »
Et dont le timbre clair me poursuit et me hante ;

Le rappel du pays qui seul pouvait avoir
Cet art ingénieux, de mesure parfaite,
Où le vivant foyer des passions ne jette
Ses flammes qu'aux regards préparés à les voir ;

De la tendresse pour ses subtils paysages
Où l'ombre et la lumière, et les eaux et les ciels
S'harmonisent en des aspects essentiels
Expressifs et vivants ainsi que des visages ;

Quelque mélancolie à retrouver enfin
Dans cet harmonieux cortège d'héroïnes
Des femmes de chez nous, d'exquises figurines
Où l'ivoire poli s'allie à l'argent fin...

Et je crois aujourd'hui n'avoir qu'en apparence
Vécu parmi les bons Cimmériens du Nord,
Tant j'ai senti se joindre en un intime accord
Mon rêve et le meilleur de l'âme de la France.

SONNET

Quelquefois je m'en vais, par les sentiers d'automne,
En quête d'un sujet, d'une idée ou d'un plan,
Dans la forêt déserte et frileuse qu'étonne
Ce pas de promeneur tardif et nonchalant.

Et puis mon seul butin — Minerve me pardonne ! —
C'est un couple de vers, frêle encore et tremblant,
Et qui vagit, et qui murmure, et qui chantonne
Comme un enfant qui rêve au fond du berceau blanc.

Je me rappelle alors un bon vieil herboriste
Qui s'en allait, à l'aube, en course, avec la liste
Des simples bienfaisants dont il se faut pourvoir,

Et qui s'en revenait à la nuit, sans avoir
Autre chose en l'abri de sa boîte polie
Qu'une mince fleurette, inutile et jolie.

EN MANŒUVRES

Le village lointain où le régiment passe
Semble plongé dans un mystérieux repos :
Personne à qui lancer tous les lestes propos
Qui font pour un instant l'échine un peu moins lasse.

On cherche vainement les hommes en sabots,
Les laveuses, bras nus au bassin de la place,
Et les gamins, hâlés sous leurs cheveux filasse,
Qui grimpent, pour mieux voir, aux lattes des enclos.

Les vieillards seuls sont là, traînant leurs pauvres membres,
Montrant leurs blêmes yeux par les carreaux des chambres,
Ou recroquevillés sur un banc près du seuil.

Et les petits soldats sentent leur allégresse
Tomber soudain, devant ce lamentable accueil
De solitude, et de silence, et de vieillesse.

A LA RÉSIGNÉE

Voici que votre cœur s'est fait une raison :
L'amour de vos vingt ans est une chose morte ;
Vous espérez jouir du grand repos qu'apporte
Le calme résigné de l'arrière-saison.

Votre front à l'autel en ce moment se penche,
Et moi je pense à vous par ce matin de mai,
Moi qui fis tant souffrir une âme dont j'aimai,
Malgré qu'il en parût, la fidélité blanche.

Que la rade tranquille où vous réfugiez
Votre barque aujourd'hui soit exempte de vagues
(On prête une vertu tellement sûre aux bagues
Qui scintillent aux doigts des nouveaux mariés !)

Mais, bien que la pitié m'ait désappris tout autre
Sentiment de dédain, d'orgueil, de vanité,
Qu'il ne me reste plus que la triste fierté
De me trouver l'élu d'un cœur comme le vôtre,

Je croirais mépriser l'amour de vos vingt ans,
Oublier votre longue et tenace souffrance,
En donnant à cette âme exquise l'espérance
D'une autre floraison et d'un second printemps.

Du moins permettrez-vous qu'ici je vous souhaite
— A défaut de l'amour, qui n'a que trop fleuri
Dans votre cœur fidèle et si longtemps meurtri —
L'accord sans dissonance et l'entente parfaite,

La tranquille amitié d'où se trouve écarté
L'effroi de l'incertain, qui, la même à toute heure,
Puisse durer toujours, et dont l'appui demeure
Le calme résigné de la sécurité.

SONNET

Il arrive parfois qu'à nos regards surpris
Le givre des premiers matins d'hiver révèle
Toute l'insoupçonnée et secrète dentelle
Des arbres dont nos yeux étaient le plus épris :

Nous passions auprès d'eux, sans avoir rien appris
Du mystère élégant que le feuillage cèle ;
Il faut l'âpre gelée, et le brusque coup d'aile
Des vents du Nord, afin d'en trahir tout le prix.

Ainsi côtoyons-nous des âmes, sans connaître
Le réseau qu'y dégage et qu'y fait apparaître
Soudainement l'émoi frissonnant du malheur.

Et nous vous bénissons, pour être ainsi venues,
Nuits d'hiver, nuits de deuil, divulguer la splendeur
Des rameaux ignorés, des âmes inconnues...

PLUS TARD ?

Plus tard, tous deux vieillis, rejouerons-nous encore
Ces airs graves et doux de Schumann, lieds, chansons
Ou ces naïfs refrains de Norvège qu'adore
Le songe musical où nous nous complaisons ?

Les jouerons-nous, plus tard ? Et le hasard des pages
Fera-t-il s'envoler, engourdis par les ans,
Oiseaux d'antan fripés aux durs barreaux des cages,
L'essaim de mes désirs, de mes rêves présents ?

En retrouvant le souvenir mélancolique
De mes émotions figé dans ce linceul,
Les aveux qu'aujourd'hui vous dit notre musique,
Vous les murmurerai-je alors peut-être seul ?

Comme aux soirs d'à présent, mais plus pâle et plus calme,
Vous pencheriez encor votre profil si pur
Vers le clavier vibrant; tout près de vous, la palme
D'une plante luirait dans le salon obscur.

Et les sonorités tremblantes et lointaines
Iraient s'assourdissant au cœur des instruments,
Comme un souffle de vent dont les épis des plaines
S'émeuvent, et qui meurt à l'horizon des champs.

« Si tard ? » me diriez-vous ; — je verrais un reproche
Plisser l'azur pâli de vos yeux toujours chers,
Tristesse où la lueur d'un sourire s'accroche,
Ainsi qu'un rais de lune en un lac aux flots verts.

Ce serait du bonheur encor, qu'une souffrance
Frissonnât dans le clair timbre de votre voix
Qu'accompagnerait l'âpre et sourde dissonance
D'un accord faux, mépris sous l'erreur de vos doigts !

« Si tard ? » me diriez-vous, et vos mains, vos vaillantes
Et frêles mains d'artiste, et de fille et de sœur,
Je les verrais trembler, et tomber, défaillantes,
Du clavier où courait leur vivante blancheur.

Nous serions comme ceux qu'ont chantés les poètes,
Amants dont tout à coup le cœur se révéla,
Et qui, laissant glisser des mains, des mains distraites
Leur livre, « n'ont point lu plus avant ce jour-là ».

Surgissant du passé, la vibrante cohorte
De tant d'hymnes fervents réprimés autrefois
Prendrait enfin l'essor, et donnerait l'escorte
Au libre essaim de tous nos actuels émois.

Et nous savourerions ces regrets indicibles :
Songer au temps enfui — comme on songe à l'été
Quand vient l'hiver, — rêver à des bonheurs possibles
Qui ne tenaient qu'à nous, et n'auront pas été.

EN MUSIQUE

De la musique avant toute chose.
VERLAINE.

RENCONTRES DE RÊVE

Les amoureux, quand les sépare
Un bref caprice des destins,
Craignant que leur rêve s'égare
Vers des rendez-vous incertains,

Conviennent d'une même étoile
Qu'à la même heure de la nuit,
Si le ciel, complice, est sans voile,
Ils regarderont — elle et lui.

C'est pour eux une sûre place,
Loin du monde, bien à l'écart,
Que ce point perdu dans l'espace
Où se rencontre leur regard...

Si vous voulez, nous allons prendre
Pour nous servir de ralliement
Un air de Schumann, grave et tendre,
Rêveur et triste, exquisement ;

Et chaque jour, à la vesprée,
Vers l'instant où meurt le soleil,
Laissant sa douceur éplorée
Flotter sur un rythme pareil,

Nous jouerons la chère musique,
Trouvant dans cet accord secret
L'assurance mélancolique
D'un souvenir et d'un regret.

LIED

Le long du sentier, des hampes d'arbuste
Se courbent au gré des frissons de l'air ;
— Le balancement souple de ton buste
Avait cette grâce et ce rythme fier.

Dans les prés unis, de larges ombelles
Font, par-ci par-là, des taches d'argent;
— Au soleil du soir, tes cheveux rebelles
Mettaient comme un nimbe à ton front d'enfant.

Au bord des buissons, des lisets sauvages
Ouvrent vers le ciel leur calice pur;
— Ton regard perdu cherchait les nuages,
Tes yeux reflétaient l'immobile azur.

L'écho frémissant d'un angelus erre
Comme des sanglots qu'on vient d'apaiser ;
— Le frissonnement de ta voix légère
Caressait l'oreille ainsi qu'un baiser.

Voici tout à coup le ruisseau placide
Qui jase en courant parmi les cailloux ;
— J'aimais tant à voir ta bouche candide
S'égayer soudain en longs rires fous.

Dans l'ombre des pins s'irise la moire
D'un peu d'eau restée au creux d'un ravin ;
— Ton cher souvenir luit dans ma mémoire
D'un pareil reflet discret et prochain.

BALLADE DU PAYS DES SONGES

Swinburne : *A Ballad of Dreamland.*

J'ai caché mon cœur dans un nid de roses,
Bien loin du chemin du soleil niché ;
En un lit plus doux que les neiges roses,
Par-dessous les fleurs, mon cœur est caché :
Pourquoi restait-il encore fébrile
Dans son frais abri ? qui donc effarait
L'aile du sommeil, dans l'ombre immobile ?
— Rien que la chanson d'un oiseau secret :

Dors en paix, lui dis-je, ô cœur qui reposes
A l'abri des fleurs. Quand les vents ont tu
Partout sur la mer leurs plaintes moroses,
O cœur inquiet, pourquoi frémis-tu ?
Quel ancien souci te torture encore ?
Quel espoir leurré traîne son regret,
Quel chagrin t'empêche, ô cœur, de te clore ?
— Rien que la chanson d'un oiseau secret.

La verte contrée aux merveilles closes
N'est point sur la carte où lit le marin ;
Et ses fruits si doux ne sont point des choses
Que vend le marchand à l'étal prochain.
Des oiseaux de rêve y filent dans l'ombre,
Des airs de sommeil bercent la forêt ;
Nul aboi de chiens, dans le taillis sombre,
Rien que la chanson d'un oiseau secret.

J'ai choisi ma part au pays des rêves :
Un sommeil sans fin, que ne distrairait
Nul écho d'amours fidèles ou brèves,
Rien que la chanson d'un oiseau secret.

CHANSON TRISTE

TSCHAÏKOWSKY : *Chanson triste.*

La neige a déjà recouvert
Le seuil de ma porte.
Dehors pleure le vent d'hiver,
Et ma mie est morte.

La campagne dort, dans la nuit,
Du sommeil qu'apporte
Le déclin de l'an qui s'enfuit,

Et ma mie est morte...
Elle m'a quitté sans bruit,
Au printemps, ma mie est morte...

Elle gardait au fond des yeux
Des lueurs de rêves,
Reflets nostalgiques des cieux,
Et nos amours ont été brèves.
O douloureux souvenir d'un joyeux passé,
Hôte des âmes esseulées,
O cher souvenir trop caressé,
Pourquoi survivre aux en allées ?

La neige a déjà recouvert
Le seuil de ma porte.
Dehors pleure le vent d'hiver,
Et ma mie est morte.

La campagne dort, dans la nuit,
Du sommeil qu'apporte
Le déclin de l'an qui s'enfuit,

Et ma mie est morte :
Les flocons blancs ont tissé sans bruit
Un linceul à la morte...

Les jours lointains où j'aimais
Ne reviendront plus jamais...

IMPRESSIONS DE BAYREUTH

I

La faiblesse des mots et des rimes abdique
A prétendre exprimer un peu de vos frissons,
O soirs où le divin sortilège des sons
Fait peser sur nos cœurs sa puissance magique ;

Où, penchés sur le bord de l'abîme mystique,
Nous écoutons passer et nous reconnaissons
Nos hymnes et nos cris, nos sanglots, nos chansons,
Magnifiés soudain par ta voix, ô Musique !

Puis c'est l'entr'acte, avec des disputes sans fin,
D'ardents propos auxquels les arbres du jardin
Prêtent bénignement leurs ombres opalines,

Des thèmes fredonnés au gré du souvenir,
Des yeux distraits et lents qui regardent venir
La brume vespérale au penchant des collines...

II

Parfois on est lassé des figures en scène :
Alberich et Siegfried, et Brunnhilde, et Wotan,
Et le dragon Fafner, font l'effet par instant
D'indifférents héros d'une fable incertaine...

L'orchestre est toujours là. Sous la main qui le mène,
Il s'apaise ou s'émeut, s'amincit ou s'étend,
Fleuve toujours caché, mais dont partout s'entend
Le fracas formidable ou la rumeur lointaine.

C'est lui le grand acteur, lui qui prête sa voix
Au printemps lumineux, au mystère des bois,
Au feu subtil, au lourd orage, à l'eau paisible :

Il est l'évocateur innombrable et divers
De tous les éléments qui sont, dans l'univers,
Comme les instruments d'un orchestre invisible.

III

Le flux démesuré dont les ondes se pressent
Hors de l'orchestre est tel que les remous troublés
Des vagues qui balaient les récifs dentelés,
Et se perdent toujours et toujours reparaissent.

Les unes ont de longs bercements qui caressent
Comme un vent matinal qui fait ployer les blés;
Les autres, chevaux noirs aux crins échevelés,
Se cabrent et se ruent, se heurtent et se dressent.

Et, comme on s'abandonne au rythme impérieux
Qui scande en mols élans, en galops furieux
La course indéfinie et multiple des lames,

Il faut savoir goûter comme un délice amer
A se laisser meurtrir et rouler par la mer
Qui bat de ses flots drus la plage de ces drames.

BARCAROLLE

Mignonne, venez : la mer est tranquille,
La lune se lève au bord du ciel bleu ;
Le flot vient bercer la barque immobile...
L'orage est passé : pourquoi faire vœu
D'être plus longtemps encore indocile,
Pourquoi ?

Mignonne, venez : tels que des clous d'or
Se piquent au ciel des millions d'étoiles.
La brise plus douce a pris son essor

Et fait tressaillir la blancheur des voiles...
Pourquoi ne vouloir pas sourire encore,
Pourquoi ?

Mignonne, venez : voici qu'en sourdine
Dans l'air frémissant l'on entend roder
Aux accords furtifs de la mandoline
Des chants d'amoureux... Pourquoi me bouder
Quand pour vous ma voix se fait plus câline,
Pourquoi ?

Mignonne, venez : comme passager,
L'Amour en personne est dans ma gondole :
A lui le souci de nous diriger
Sur les flots dormants, sous la brise molle...
Mignonne, pourquoi plus longtemps songer,
Pourquoi ?

CHANSON DE MÉNETRIER

J'ai pour abris les noirs fourrés
Des sapinières,
Les meules où dort le parfum des prés,
Et dans les greniers les gîtes préparés
Par les fermières.

J'ai pour amis tous les pinsons
Et tous les merles,

Les arbres des bois, les fleurs des buissons,
Et les ruisselets égrenant leurs chansons
Comme des perles.

J'aime à mener l'élan joyeux
Des folles rondes,
J'endors d'un refrain les soucis des vieux,
Et sais plus d'un air qui met du rire aux yeux
Des filles blondes.

LIED

En avril, sous les jeunes branches
Où pointaient les bourgeons frileux,
Souriait l'azur des pervenches :
Et je songeais à tes yeux bleus.

En juin, les pentes des ravines,
Les chemins creux au seuil des bois
Étaient pavoisés d'églantines :
Je songeais à ton frais minois.

Parmi les langueurs estivales
Luisait, sous les pins embrasés,
Le rougeoiement des digitales :
Et je songeais à tes baisers.

Voici, dans les prés nostalgiques,
Le trépas des derniers beaux jours
Veillé par les tristes colchiques :
Je vais songeant à nos amours.

ROSÉE DU MATIN

GRIEG : *Rosée du matin.*

Dans les champs d'été, la rosée
Scintille le long des sentiers,
Comme une parure posée
Sur les houx et les églantiers.

Ces perles brillantes qu'irise
Le reflet du ciel pâlissant,

Ce sont les joyaux qu'en passant
Offre à la Terre l'Aube grise,
L'Aube grise...

Mais le Soleil, voleur hardi,
S'en va par la plaine, et dérobe
Ces frêles bijoux dont la robe
De la Terre avait resplendi...

COMPLAINTE

Lisett' le trouvait godiche;
Ell' semblait à Pierr' trop riche
(C'est si jeune, les enfants!)
Pourtant sa bonn' femm' de mère
Lui disait : « Allons ! Espère !
    Est-ce qu'on sait jamais ? »

Un beau Monsieur de la ville
Trouva Lise plus docile
(C'est si jeune, les enfants!)

Que conta-t-il à Lisette?
Promesse ou simple amusette?
Est-ce qu'on sait jamais?

Le cœur tout dolori, Pierre
S'en fut brav'ment à la guerre
(C'est si jeune, les enfants!)
Du côté des mers de Chine.
S'il en reviendra? Pardine,
Est-ce qu'on sait jamais?

Quant à Lisette, à cette heure,
Ell' se désol', pleure, et pleure
(C'est si jeune, les enfants!)
Mais ça serait de recomme,
Ell' ferait encor' tout comme :
Est-ce qu'on sait jamais?

CHANSON DE FILEUSES

Pour filer le lin, pour filer la laine,
O prestes fuseaux qui vous démenez
Sans vous arrêter ni reprendre haleine,
Pour filer le lin, pour filer la laine,
Gais fuseaux, tournez!

Au gré des maris et des ménagères,
Afin d'occuper les actifs ciseaux,

Les métiers bruyants, les aiguilles claires,
Au gré des maris et des ménagères,
Tournez, gais fuseaux !

Nos jours sont comptés, vos fils sont fragiles :
Quel destin attend les écheveaux nés
Au ronronnement des rouets agiles ?
Nos jours sont comptés, vos fils sont fragiles :
Gais fuseaux, tournez !

Pour filer le deuil, pour filer la joie,
Et les linceuls blancs, et les blancs trousseaux,
Et les voiles blancs que le vent déploie,
Pour filer le deuil, pour filer la joie,
Tournez, gais fuseaux !

BERCEUSE NAIVE

Fa, ré, mi, do, chantons, ma mignonne,
    Chantons, chantons, chantons...
  Ré, si, do, la, si, sol, ré :
    La cloche du soir sonne
  Dans le calme ciel pourpré.
        Chantons...

Fa, ré, mi, do, voici l'heure grise,
    Fermez, fermez vos yeux...
  Ré, si, do, la, si, sol, ré,

Voici l'ombre indécise :
Fermez, cher ange adoré,
Vos yeux...

Fa, ré, mi, do, sous vos rideaux roses,
Dormez, dormez, dormez...
Ré, si, do, la, si, sol, ré,
Loin des soucis moroses,
Loin du remords ignoré,
Dormez...

Fa, ré, mi, do, rêvez, blondinette,
Rêvez, rêvez, rêvez...
Ré, si, do, la, si, sol, ré :
De jouets, de dînette,
De fée au manteau doré,
Rêvez...

AUBADE

Si vous dormez, ô paresseuse,
A l'heure où l'Aube, en tapinois,
Chasse la Nuit mystérieuse,
Connaîtrez-vous jamais la voix
Et la ritournelle joyeuse
Du vent matinal dans les bois,
Si vous dormez ?

Eveillez-vous : déjà l'Aurore
S'en vient, de son pas enfantin,

Le long des prés mouillés que dore
Le soleil oblique et lointain :
Un jour qui luit, un jour encore,
Jour de bonheur ou de chagin ?
Eveillez-vous !

Si vous dormez, indifférente,
A l'abri des grands rideaux lourds,
Saurez-vous la caresse errante
Que met la brise, au seuil des jours,
Au front de ceux dont le cœur chante
Et qui songent à leurs amours,
Si vous dormez ?

Eveillez-vous, ô cœur de femme !
Cœur négligent, cœur insensé !
Car la jeunesse, ma chère âme,
Est semblable au matin pressé :
Enivrez-vous de son dictame
Avant que l'Aube en ait passé,
Eveillez-vous !

RENOUVEAU

Ainsi qu'un malade, au réveil
D'une nuit d'angoisse et de fièvres,
Rafraîchit ses yeux et ses lèvres
Aux baisers du matin vermeil,

Et chasse les songes moroses
En respirant à pleins poumons
La fraîcheur des blancs liserons
Et le parfum des jeunes roses,

Je me suis caressé le cœur
Au charme pur de ta jeunesse,
Et j'ai senti fuir ma tristesse
Devant ce doux et cher vainqueur.

Les soucis qui plissaient ma bouche
Prennent leur vol, quand tu souris,
Pareils à des chauves-souris
Dès que s'éclaircit la nuit louche.

Quand je vois luire, dans tes yeux,
Un reflet d'aurores lointaines,
Papillons noirs, lourdes phalènes,
Mes doutes fuient à qui mieux mieux ;

Et sur mon âme s'est posée
L'innocence de ton printemps,
Comme sur les prés somnolents,
Aux matins de juin, la rosée.

CŒUR EXERCÉ

GOTTFRIED KELLER : *Geübtes Herz*.

N'écarte point de toi mon cœur timide et triste,
Sous prétexte qu'il fut trop souvent amoureux:
Il est comme un ancien violon qu'un artiste
Exerça sous son rêve ardent ou douloureux.

Loin de l'user, ses doigts ont su hausser encore
La valeur et le prix du docile instrument,

Car il rend, d'une voix plus ample et plus sonore,
Les sons que sollicite un archet caressant...

Le jeu de mainte artiste a donné de la sorte
Toute sa résonnance à l'âme enclose en moi,
Et ce cœur, ce cœur vieux que mon amour t'apporte,
Ce cœur prêt à vibrer est un présent de roi !

TRINITÉ

Au jardin frissonnant qu'avril faisait revivre
Je lisais près de toi, sous les rameaux en fleurs
D'où neigèrent soudain, comme venus d'ailleurs,
Des pétales rosés sur les feuillets du livre.

Mon souvenir revoit le geste de ta main
Déjà prête à chasser ces intrus de la page ;
Et puis, cléments, tes doigts épargnèrent l'hommage
Que les choses semblaient offrir au verbe humain.

Voici qu'en retrouvant à leur place secrète
Les pétales flétris, je songe à ces instants
Où s'étaient rencontrés la grâce du printemps,
Un geste de l'aimée, et la voix d'un poète.

RENONCEMENT

Mais nos cœurs inquiets n'auraient-ils point raison
De laisser au secret jardin de nos mémoires
Notre amour — comme un arbre affranchi de saison,
Qui garderait, malgré les automnes, les moires
De son inviolée et jeune frondaison ?

Tandis que peu à peu tomberait le feuillage
Des bosquets dont la vie assaille les fronts verts,

Il aurait seul, parmi ses frères, l'apanage
D'une verdure intacte au milieu des hivers
Et d'un charme épargné par les rigueurs de l'âge.

Les désillusions et leur sûr désarroi
Effeuilleraient en nous les chênes de l'audace,
Les bouleaux de tendresse et les cèdres de foi;
Si chaude que semblât leur sève, et si vivace,
Il se plieraient pourtant à l'implacable loi.

Lui seul, l'arbre d'Amour, qui n'aurait pu connaître
L'ouragan des regrets, des doutes, des rancœurs,
Il serait comme aux jours où, droits, orgueilleux d'être,
Ses rameaux ombrageaient, dans l'abri de nos cœurs,
Notre tendresse intacte et qui venait de naître.

Au plus profond des bois où le soleil est rare,
Où la pluie a grand'peine à se glisser parfois,
Une langueur flétrit d'une insensible tare
Les choses sans vigueur et les êtres sans voix.

Les averses dont les plaines sont arrosées
N'ont jamais ruisselé sur les troncs engourdis
Qui ne connaissent plus les fécondes rosées
Ni les embrasements énormes des midis.

Dans l'atmosphère opaque et lourde qui se traîne
Sous les denses rameaux des arbres trop serrés,
Les fleurs ont une teinte anémique et malsaine
Et laissent pencher leurs pétales éplorés.

Muet à tout jamais, le furtif babillage
Du vent léger avec mésanges et pinsons !
Les mornes pins chenus sont tout roidis par l'âge,
Et les merles, vieillots, ignorent les chansons.

La vie est défaillante, alanguie et chétive ;
Un relent mou s'exhale, ainsi que d'un caveau,
De la forêt où dort la nature inactive,
Sans un bourdon d'insecte et sans un chant d'oiseau.

* * *

Trop de tranquillité n'est pas bonne à notre âme ;
Il lui faut, comme aux bois, connaître les saisons
Qui font se succéder les étés et leur flamme
Et les hivers avec leurs pénétrants frissons...

Longtemps j'ai prétendu laisser blanches les pages
Que les doigts du Destin tournaient devant mon cœur,
Et j'ai glorifié, comme les parfaits sages,
Ceux pour qui le repos de l'âme est le bonheur.

Admirant le subtil équilibre de Gœthe
Et l'immobile airain de sa sérénité,
Je voulais dépister, derrière moi, la meute
Des passions qui vont traquant l'humanité.

Des crises de pensée et des amours de tête,
Drames insoupçonnés, — dénoués pas trop tard, —
Et dont la souvenance apaisée et discrète
Se figerait au creux d'une calme œuvre d'art ;

Du respect curieux, partout où se révèle
L'Idée; et la bonté pratiquée aisément
— Parce qu'elle est humaine et qu'elle est chose belle —
Mais sans la charité de l'attendrissement :

J'ai cru que c'était là, de nos jours, la plus digne,
La plus sûre façon que l'on eût de pétrir
Avec quelque soupçon d'élégance et de ligne
La glaise de sa vie, avant que de mourir...

*
* *

Mais j'ai peur aujourd'hui de mon rêve. J'appelle
Sur la torpeur des bois endormis dans la nuit
La flamme de la foudre ardente, et le coup d'aile
De l'aquilon brutal qui déchire et détruit.

J'entrevois, au réveil des farouches tourmentes,
Une aube où le soleil joyeux éclairerait
De nouveau les fûts bruns et les mousses dormantes,
Et baignerait d'orgueil et d'espoir la forêt.

1898.

TABLE DES MATIÈRES

TENDRESSES INQUIÈTES

SEPTENTRIONALES

EN MUSIQUE

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

LA PLUME

REVUE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Bi-Mensuelle Illustrée

DIRECTEUR : KARL BOÈS

Paris, 31, rue Bonaparte

Abonnements : FRANCE, **12** fr. — ÉTRANGER, **15** fr.

LA PLUME paraît le 1er et le 15 de chaque mois; elle contient au minimum 48 pages de texte et ne publie que de l'inédit.

La Critique des Romans y est faite par M. GUSTAVE KAHN.
La Critique des Poèmes............ M. STUART MERRILL.
La Critique des Pièces de Théâtre............ M. MAURICE BEAUBOURG.

Elle consacre fréquemment des numéros spéciaux abondamment illustrés, soit à un grand écrivain, soit à un grand artiste, soit à un mouvement d'idées.

Un numéro spécial est envoyé sur demande.

LA PLUME est en vente chez tous les principaux libraires.

RÉCENTES PUBLICATIONS DE « LA PLUME »

JEAN MORÉAS. — Les *Stances*, IIIe, IVe, Ve et VIe livres, tirage à 850 exemplaires à 4 francs. (Le Ier et le IIe livres des *Stances* ont été publiés en édition de grand luxe à 100 exemplaires à 50 francs, sur papier de Chine : cet album, grand in-4°, reproduit le manuscrit autographe de l'auteur et a pour frontispice son portrait par Antonio de La Gandara).

RODIN ET SON ŒUVRE, par MM. Stuart Merrill, Camille Mauclair, Gustave Kahn, Charles Morice, Gustave Geffroy, Roger Marx. Préface d'Octave Mirbeau. 8 portraits du Maître, 67 reproductions de ses œuvres et 2 grands dessins inédits sur la couverture. 1 vol. in-8°. Tirage à 750 exemplaires sur beau papier, 6 francs.

EUGÈNE GRASSET ET SON ŒUVRE. — 72 reproductions des œuvres de Grasset, dont 2 planches en couleurs (nouvelle édition), 3 francs.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

